

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 13

Artikel: Le parapluie de M. Puche
Autor: Chappaz, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220190>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et des qualités, les Vaudois en ont aussi, j'es-père, demandez-vous ? S'ils en ont ! Leurs dé-fauts sont l'exception ; ils ne sont là que pour confirmer la règle.

Ainsi donc, les Vaudois sont les premiers des hommes, des phénix ?

Oh ! les premiers des hommes, des phénix... non, nous ne disons pas cela. Mais il n'empêche qu'il n'y a point comme nous ! Qui est-ce qui a dit ça, à propos ? Le saura-t-on jamais ? En tout cas, c'était un tout malin. J. M.

L'acteur X..., ayant un procès avec son directeur, eut devoir aller solliciter ses juges.

Il se présente chez le président de la cour.

— M. U., s'il vous plaît ? demande-t-il.

— Hélas, monsieur, il est mort la nuit dernière !

— Ah ! cela ne fait rien, répond l'acteur absorbé, je n'ai qu'un mot à lui dire.

UNE LANDSGEMEINDE

(Impressions d'un touriste.)

MROIS heures ! Ziegelbrücke. C'est là que l'on change de train pour Glaris. Partis à 8 heures du matin de Lausanne, nous n'avons eu que cinq minutes d'arrêt à Olten, et tout juste le temps de changer de train à Zurich. Nous voici donc à l'entrée de la vallée de la Linth.

Un double coup de sifflet du chef de train, et nous voilà repartis dans la direction de Linthal. Voici Naefels, avec sa jolie église au toit rouge. Entre deux maisons du village, on aperçoit, rapidement, l'obélisque érigé en souvenir de la journée mémorable du 9 avril 1388 où à peine six cents Glaronnais infligèrent une défaite complète à un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Enfin, voici Glaris, au pied du majestueux Glärnisch encore saupoudré de neige fraîche.

Lestement, nous arrêtons nos logements ; il y aura foule à la capitale, ce soir. Quelle jolie petite ville propre ! Elle a l'air toute neuve. Trois grandes rues, coupées à angle droit par les rues secondaires, permettent à l'air et à la lumière de pénétrer largement dans les jolies maisons, pour la plupart entourées d'un jardinet. La vieille ville a été détruite en mai 1861 par un incendie, dont les dommages s'élevèrent à plus de 40 millions. C'est avec un souvenir ému que les vieux habitants parlent du magnifique élan de solidarité confédérale pour leur venir en aide. De cette partie de la ville, il ne reste que quelques maisons aux pignons caractéristiques. A peine est-on au bout de la ville qu'il semble que l'on va se butter contre les montagnes !

C'est dimanche (22 mai). Grande animation dès le bon matin dans les rues. De nombreux trains, ordinaires et supplémentaires, déversent des flots de citoyens et citoyennes de tout âge. C'est aujourd'hui que le peuple souverain vient entendre le gouvernement rendre compte des missions qui lui ont été confiées, et prendre des décisions pour le bien-être du pays.

Dès 10 h., la place pour le passage du cortège est préparée par la police locale. Nous allons visiter la cathédrale, qui sert aux cultes des protestants et des catholiques ; les uns et les autres y ont régulièrement chacun deux services par dimanche.

A la rue du Marché, des deux côtés, sont installés de nombreux bancs. Les marchandises les plus diverses y sont offertes à des prix — s'il faut en croire les boniments — où tous les marchands y perdent leur avoir !

Une jeune fille en costume du pays nous offre des cartes postales et nous indique un magasin où nous trouverons un grand choix de vues. Nous nous y rendons, et quelle fut notre surprise, lorsque le marchand nous invita, le plus aimablement du monde, à monter à son appartement, où il mit trois fenêtres à notre disposition pendant le passage du cortège !

10 h. 30. Le drapeau fédéral flotte sur le bâtiment du gouvernement. Les cloches sonnent à toute volée. La musique de la ville ouvre le cortège au son d'une marche entraînant. Deux sections du bataillon glaronnais No 85 ouvrent la marche. Derrière, deux huissiers, l'un porte le sceptre, l'autre l'épée à deux tranchants. Ils pré-

cedent le landamman et le landesstatthalter, que suivent les autorités, les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. A part les huissiers en grande tenue, tout ce monde est en noir, et marche lentement, solennellement, tête découverte. A leur passage, également, chacun se découvre. Ce cortège, qui est fermé par une section de fusiliers, baïonnette au canon, a quelque chose de très digne et donne l'impression que tous ces hommes sont pénétrés d'un seul désir : travailler à la prospérité de leur cher petit pays et le défendre, si besoin est, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Dès qu'est passé le cortège, les gens du pays, accourus depuis les chalets les plus reculés, font suite et pénètrent dans l'enceinte où la landes-meinde va avoir lieu. Des gradins ont été élevés sur la place publique. Les soldats forment la haie : chacun prend place autour de la tribune, qui assis, qui debout, qui encore grimant sur les gradins.

Le landamman Blumer monte à la tribune, et prononce, d'une voix ferme, très distinctement, le discours d'ouverture, tête découverte et appuyé sur le glaive nu.

« Très fidèles et chers combourgeois !

« Cette année, c'est plus tard que de coutume, que je viens, hommes libres de Glaris, vous souhaiter la bienvenue en ce lieu historique, jurer avec vous le serment de la fidélité à la patrie et y discuter, conscients de notre responsabilité, des destinées du pays. »

Après avoir passé en revue les différents événements de l'année, il exprime le vœu qu'il y ait toujours un bel accord entre le gouvernement et le peuple, et il présente les propositions du gouvernement.

Ce discours, empreint du plus pur patriotisme, se termine par ces mots :

« C'est en implorant la bénédiction du Tout-Puissant sur notre pays et son peuple, que je déclare la landesmeinde de 1910 ouverte. »

Puis le landamman fut assermenté par le landesstatthalter (c'est-à-dire vice-président du Conseil d'Etat). Le landamman fit ensuite prêter serment au peuple de voter selon sa conscience. Ce furent alors plus de 4000 citoyens libres qui se levèrent, se découvrirent en disant : « Je le jure ! »

Vint ensuite l'élection d'un membre du Tribunal criminel. Trois noms furent proposés par les électeurs. Alors, le landamman dit : « Que celui de mes chers et fidèles concitoyens qui est d'accord de nommer M. X. comme juge au tribunal, lève la main droite. » Les trois noms présentés furent mis aux voix ; l'un d'entre eux fut éliminé d'emblée. Après avoir voté trois fois, le candidat qui avait eu le plus de voix fut nommé ; le Conseil d'Etat *in corpore* était monté à la tribune pour fonctionner comme scrutateur.

A midi 45, les autorités rentraient en cortège au bâtiment du gouvernement : la landesmeinde était finie.

Chacun s'en fut se réconforter et l'animation reprit de plus belle dans les rues.

L'après-midi, de nombreux concerts dans les jardins des brasseries permirent à la population de goûter la blonde bière sous les frais herceaux de verdure dont les feuilles, à peine écloses, brillaient au soleil de mai. Tout à coup, cependant, un coup de tonnerre et quelques grosses gouttes de pluie annoncent un orage ; en un clin d'œil les rues sont transformées en rivières... et ce fut une toute petite catastrophe pour les marchands ambulants et pour les détenteurs d'établissements ; ce fut très court heureusement. Les premières étoiles émaillèrent le ciel ; les petits oisillons se turent peu à peu ; le Glärnis prit une couleur plus foncée, se détachant moins rudement à l'horizon.

Quelques accents de lointaines musiques nous laissent supposer que l'on dansa jusqu'à l'aube nouvelle qui vint rappeler jeunes et vieux à leur travail.

Pas un incident fâcheux, aucune dispute, aucun individu ayant abusé des bonnes grâces de Bacchus ou Gambrius : c'est là un point de plus à ajouter à l'excellente impression de cette belle

journée qui fut non seulement très intéressante par son caractère patriotique, mais encore une belle leçon de civisme.

(Nouveliste vaudois, mai 1910.) Fridolin.

LE PARAPLUIE DE M. PUCHE

LA porte de l'allée s'ouvrit et M. Puche apparut. Il donna un coup d'œil à son corps grassouillet, à ses « caoutchoucs » et remarqua que sa plume à réservoir n'était pas à la petite poche de son habit.

— Tiens, se dit-il, je l'ai oubliée sur mon secrétaire.

Ce contre-temps le chagrina. Il était huit heures trois-quarts à la montre oxydée de M. Puche et le congrès pacifiste s'ouvrait à neuf heures. Or, le bureau de M. Puche se trouvait aux antipodes — ce mot était de lui — de l'Hôtel de Ville. Et M. Puche, sténographe parlementaire — il s'intitulait ainsi, car sa mission consistait exclusivement à « prendre » les débats du conseil municipal — aimait à être exact.

Un tram passait qui l'enleva. Debout sur la plate-forme avant de la voiture, M. Puche obéissait. Il s'intéressait aux manivelles du wattman, pestait mentalement contre une pluie obstinée, qui striait les glaces de petites lignes mobiles et donnait une tristesse lamentable à ce dimanche matin.

Quand le tramway eut traversé le boulevard aux trottoirs larges et aux magasins fermés, le pont de granit, dont les beaux piliers s'ornaient de candélabres hideux, quand il se fut arrêté sur la place des Platanes, M. Puche descendit.

A petits pas rapides — on eût dit qu'il courait sur une allée de toboggan — le sténographe parlementaire gagna son bureau. Et, en effet, sur le secrétaire de bois noir, entre le buvard-réclame et rainure, gisait — chose étonnante et presque incompréhensible — la plume à réservoir de M. Puche. Emu de son imprudence et heureux de retrouver le plus important de ses outils, M. Puche respira. Il glissa la plume dans sa poche, veilla à ce qu'elle fût bien fixée par le clips et chercha son parapluie.

Il n'était pas dans l'embrasure de la fenêtre, où il le plaçait d'habitude, le pied plongé dans une vieille boîte de thon, car le porte-parapluie avait été brisé par le concierge et on n'en avait jamais revu d'autre. Il le chercha sous le secrétaire, sur les chaises, regarda peureusement sa montre, le traita, en s'emportant, de « sale pépin », de « maudit riflard », de « stupide engin », menaça tous les marchands de parapluies de s'acheter un « imperméable » et descendit, furieux.

La pluie s'était mise à tomber, oblique et serrée. C'était bien sa veine ! Et il avait pourtant pris son parapluie, ce matin-même, en sortant. Soudain, il frémit ! Le tram ! Il l'avait, parbleu, laissé dans le tram ! Il s'injuria de son étourderie : il ne l'avait pas volé de tomber, ainsi, de Charybde en Scylla !

Un instant héroïque, il songe à la sacrificier. Tant pis, il irait, sous la pluie, jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Mais ses principes d'économie et de prudence l'emportèrent. Au diable les pacifistes ! Ils se passeraient bien de lui pendant une demi-heure. Des gaillards qui le privaient déjà d'une grasse matinée, et Dieu sait combien méritée... Il voulait son parapluie et il l'aurait.

Il se posta devant l'arrêt du tramway. C'était une ligne ceinture, qui faisait le tour de la ville. M. Puche saurait bien reconnaître le wattman ou le contrôleur.

Une voiture passa. Il eut des doutes sur ses talents physiionomistes. Il ne reconnaissait personne, à travers ces vitres inondées. Et la pluie tombait avec acharnement. Son chapeau de paille se décollait, l'eau mouillait ses chaussettes, dessus ses souliers bas. Après quarante minutes d'attente, il lui semble reconnaître un wattman.

L'homme fut très étonné. Il n'avait rien vu. M. Puche devint insinuant.

— C'est vraiment étonnant, oui, étonnant, dit-il, souçonneux.

Le wattman se rebiffa :

— Dites que je l'ai volé, « encore » ?

Les voyageurs s'impétiaient, le contrôleur sonna bruyamment. Le wattman eut un geste de

mépris et la voiture s'ébranla, indifférente.

Quand M. Puche se sentit violemment bousculé. Un homme, jeune et élégant, l'avait repoussé pour sauter sur le marchepied du tramway. Il ferma son habit, dont un bouton pendait tristement et lança ce cri vengeur :

— Malotru !

M. Puche avait deux bonnes heures de retard quand il s'assit, à l'Hôtel-de-Ville, au banc des sténographes. Il était énervé et chacun sait si l'énervement est néfaste à l'art abrégatif. M. Puche s'embrouillait dans ses signes, comprenait « gâchis » pour « politique », et, ce qui est plus grave et l'atterra, se surprit à écrire : « La parole est à M. Parapluié ! »

Peu après midi, la séance fut levée. M. Puche devait compléter son travail. Il demanda des notes à ses confrères, sur le commencement des discussions. On lui en donna, mais incomplètes. D'autres n'avaient pas le temps ou l'envoyèrent se promener. Il sortit navré, puis colérique et, pour se venger de ce congrès, souhaita pour le lendemain, une guerre horrible, avec des gaz lacrymogènes, asphyxiants, une guerre de chimie et de microbes.

M. Puche arriva chez lui, trempé, car la pluie n'avait pas cessé. Machinalement, il porta la paume de sa main contre la poche intérieure de son habit et un vide l'effraya. Son portefeuille ! Il ne l'avait plus ! On le lui avait volé ! Et il revit confusément l'homme qui sautait sur le marchepied, en lui arrachant un bouton...

Alors, il trembla, quand il ouvrit la porte de son domicile. Qu'allait dire Madame Puche, si méthodique, si pointilleuse, en le voyant trempé, sans parapluie, sans portefeuille, un bouton de moins à son habit ?

Il ouvrit la porte de la cuisine. Madame Puche remuait de la viande dans un cassoton. La gorge serrée, il avoua la perte de son portefeuille. Mais il n'osa pas tout dire. Il prétendit que ce devait être à l'Hôtel-de-Ville...

— C'est du joli, s'exclama Madame Puche. Et ça prétend pacifier le monde !

M. Puche, voyant ses regards courroucés inspecter son habit, voulut prévenir un nouvel orage :

— J'ai encore perdu mon parapluie... on me l'a...

— Imbécile, interrompit son épouse.

Et, un pochon à la main, avec un grand geste, elle lui dit, dédaigneuse :

— Il est là, ton parapluie, dans le vestibule, accroché à une patère !

Henri Chappaz.

La Patrie Suisse. — Le numéro 847 (10 mars 1926) de la « Patrie Suisse », abondamment et superbement illustré, est aussi varié qu'intéressant : il nous apporte toute une série de beaux portraits, ceux de Guillaume Pictet, d'Ernest Rœthlisberger et de M. Ostertag, son successeur, de l'hôtelier Exhenry, du colonel G. Favre qui vient d'être placé à la tête de la 1^{re} division, et d'Ulrico Hoeppli, le grand éditeur milanais, un Thurgovien, qui vient d'entrer dans sa 80^e année. Ce sont ensuite toute une série d'actualités : le nouveau poste radiophonique de Lausanne, les transformations de la gare de Göschenen à la tête nord du tunnel du Gothard, le lancement et le baptême de l'« Helvétie », le nouveau bateau-salon du Léman, les champions suisses de ski au concours de Wengen, la journée de la cavalerie à Berthoud, la construction du palais des Expositions à Genève, le joyeux carnaval de Bâle, etc. Ce sont aussi de superbes vues alpêtres ou des paysages : les Mischabel, vallée de Göschenen, le Sprengibricke, Melide sur le lac de Lugano, etc., etc. E. C.

LE FEUILLETON



LE CAPITAINE RENAUD

— Dites à Monsieur le major que j'ai à lui parler en particulier et que je voudrais mettre, pendant ce temps, ceci en lieu sûr, dit-il, quand on vint ouvrir, en montrant sa carriole et son contenu.

Sa demande transmise fut agréée, car le major des-

ceudit lui-même, après s'être convaincu par la fenêtre, de la tournure convenable de son visiteur. On ouvrit la porte d'une grande remise, moitié cellier, moitié pressoir, et on y fit entrer la carriole. Le capitaine, après s'être assuré qu'il n'existait pas d'ouverture praticable, ferma soigneusement la porte à double tour et remettant gravement la clef au major étonné :

— Gardez-la précieusement, vous avez un prisonnier d'importance. Au surplus, si vous voulez bien me mener dans un endroit où nous soyons seuls, je vous expliquerai tout cela.

Le major le conduisit chez lui, lui fit servir quelques rafraîchissements et aliments, que l'autre ne refusa pas, avouant même à son hôte qu'il en avait grand besoin.

— Monsieur, commença le capitaine Renaud, je suis l'homme qui, l'autre nuit, était avec Marc et qui me suis aidé à délivrer la Belle-Roche.

— Alors, permettez-moi de vous remercier, au nom du pays, du service que vous lui avez rendu. Je suppose donc que le prisonnier que vous m'amenez est le capitaine Renaud, chef de ces bandits, car vous vous êtes soustrait à notre reconnaissance pour poursuivre ce misérable.

— C'est en effet leur chef que j'ai pu capturer, non sans peine, je vous assure. Mais ce n'est pas celui que vous croyez. C'est moi qui suis le capitaine Renaud.

Et sur un haut-le-corps du major, il continua.

— Attendez que je vous aie tout dit.

Vous rappelez-vous d'Hilfikon ? Il y a dix ans de cela. C'était le prélude de Wilmergen et il s'agissait d'enlever une batterie qui décaimait vos troupes.

— Parfaitement, c'est là que nous primes deux canons, le St-Paul et le St-Philippe, et je dus m'élaner presque seul en avant pour m'en rendre maître.

— Navez-vous pas souvenir d'un cornet qui entraînait ses dragons à votre suite.

— En effet, et même le pauvre diable fut tué, si je ne me trompe.

— Point du tout : c'est lui qui vous parle. Son nom était alors Boequin-Renaud, de Nyon. Enveloppé, fait prisonnier, maltraité chez des paysans fanatiques, qui faisaient la guerre non pas pour leurs chefs, mais pour eux-mêmes, par opinion religieuse et gardaient leurs prisonniers dans leurs caves, sans les rendre, je ne pus m'échapper qu'après trois mois d'une captivité bien pénible. Je reparus au jour quand toutes les récompenses étaient données. N'ayant aucune preuve solide à fournir de ma captivité, ceux qui en étaient les auteurs ayant tout intérêt à la nier, je fus à peine écouté. Chacun ayant eu son lot, je vis que la plus complète indifférence accueillait mes réclamations. J'étais Vaudois, sans appui à Berne et l'on en vint jusqu'à douter que je n'eusse peut-être tout simplement fait faux-bond le jour de la bataille. Un officier bernois eut tout-à-fait l'air de me jeter ce propos par la figure pour se débarrasser de moi. C'en était trop, je le provoquai, je l'insultai tant qu'il fut forcé de se battre. Le duel lui fut fatal : c'était un patri-

ciens, je dus fuir au plus vite. Impossible de rester même au canton de Vaud ; je coupai mon nom en deux et passai à l'étranger. Au bout de quelques années, j'avais fait modeste fortune et il me prit le mal du pays. J'essayais d'y rentrer, mais Berne y régnait toujours en souveraine et je dus me contenter de m'établir en Savoie. Là, je vécus attendant le moment où la patte de l'Ours cesserait de peser sur ma patrie.

— Attendant... dit Davel. Pensez-vous donc que nous sommes en chemin de nous en débarrasser. Et, de plus, n'êtes-vous pas un peu hardi de venir me dire tout cela, à moi, représentant militaire de Berne pour ce district. Après pareille confiance, mon devoir est de vous faire arrêter, sauf à demander pour vous indulgence, en faveur du service que vous venez de rendre.

— Je sais cela, Monsieur le major, mais je sais aussi que vous êtes un honnête homme et un bon Vaudois. Vous devez défendre les intérêts de Berne, c'est évident, puisque vous en avez charge ; mais au moins on sait que vous n'êtes pas de ces oiseaux de proie, qui n'ont que bec et ongles pour le pays. D'ailleurs, j'en ai assez de cette vie lointaine et solitaire et je risque tout, sur la foi de votre bienveillance. Depuis quelque temps j'ai rêvé de vie tranquille et je profite de l'occasion présente pour tâcher d'y rentrer. A vous de juger ce que vous voulez faire de moi.

— Mais, malheureux, en supposant, ce qui est possible, que je me charge de faire oublier le passé. Que ferons-nous du présent ? Le cornet Boequin-Renaud a eu un duel malheureux ; le capitaine Renaud a commis des crimes abominables !

— A cela, j'ai un témoin qui vous répondra pour moi. Il est dans votre cellier, et nous allons tout à l'heure l'interroger. J'espère que, dans l'espoir de grâce, il vous éclairera à mon sujet. C'est pour cela que je tenais tant à le tenir et à le tenir vivant. L'autre soir, à la Belle-Roche, j'aurais pu dix fois lui trouver la poitrine.

— Allons donc à cette source de vérité, fit le major Davel, en se levant.

— Un instant encore, dit l'autre, en le retenant, que je vous donne avant les explications nécessaires. Mais, au fait, non, vous les entendrez tout aussi bien en sa présence ; ce sera même mieux comme cela.

Les deux hommes redescendirent et furent bientôt près de la carriole emprisonnée avec son contenu.

Renaud, nous continuerons à l'appeler ainsi, enleva la toile qui la couvrait, et le major Davel put apercevoir, couché sur de la paille, un homme littéralement ficelé comme un saucisson. Tout mouvement lui était impossible, et ses yeux seuls, inquiets et brillants dans l'ombre, témoignaient qu'il était vivant.

— Voici un coquin, Monsieur le major, que je vous ai amené pour le faire pendre ou rouer selon que vous en déciderez, après toutefois lui avoir fait avouer ses crimes par les moyens que vous jugerez bons. Le pays m'a quelque obligation de l'avoir débarrassé de ce drôle et de sa bande ; je suis disposé à employer en sa faveur le crédit que cela peut me donner s'il consent à vous avouer maintenant la vérité sur mon compte et à la répéter devant des témoins que vous choisirez.

(A suivre.)

G. Roux.

Théâtre Lumen. — Cette semaine la direction du Théâtre Lumen présente en exclusivité pour Lausanne, la toute dernière création du célèbre enfant prodige Jackie Coogan dans «Ma...a...archand d'habits!» remarquable film dramatique et humoristique en 4 parties. Voici notre Benjamin du cinéma, le merveilleux Jackie Coogan revenu à ses habits primitifs, à ses couvre-chefs légendaires, à ses pantalons démesurés. Après avoir été l'héritier d'un trône, après avoir revêtu le manteau royal, nous retrouvons dans ce film le bien-aimé calamiteux à qui vont la sympathie et l'admiration du public. Au programme également **Frigo, joue au golf!** 20 minutes de fou-rire et un merveilleux documentaire **La Vallée de Munster.**

Royal Biograph. — A son programme de cette semaine le Royal Biograph a inscrit une œuvre tout à la fois formidable et grandiose tant par le sujet traité que par l'ambiance dans laquelle ce film a été tourné. Il s'agit de **Yolande ou Amour et Bravoure**, merveilleux film d'aventures de capes et d'épées, et d'amour en 7 parties, tourné avec le concours de la célèbre artiste et beauté américaine Marion Davies, dans le rôle principal. Ce film nous transporte au temps de Louis XI, et avec tant de réalité qu'on peut le considérer comme une magnifique illumination de la fameuse formule : «L'histoire est une résurrection». Quel que soit le tableau auquel on s'arrête dans ce film, ce tableau excite l'admiration. Comme toujours les actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse. Malgré l'importance du spectacle prix ordinaires des places. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 28 mars, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

CITROVIN AU LIEU DE VINAIGRE
RECOMMANDÉ PAR
M.M. LES MÉDECINS
L'EXQUISE MAYONNAISE
ET SAUCE DE SALADE
FABRIQUE DE CITROVIN ZOFINGUE
MATUSTA

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne